Document generated on 10/12/2024 4:45 a.m.

Voix et Images

Le prêchi-prêcha du nouveau masculinisme

Bernard Andrès

Volume 8, Number 3, Spring 1983

Jacques Ferron

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200410ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200410ar

See table of contents

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Andrès, B. (1983). Review of [Le prêchi-prêcha du nouveau masculinisme]. *Voix et Images*, *8*(3), 523–524. https://doi.org/10.7202/200410ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

THÉÂTRE

Le prêchi-prêcha du nouveau masculinisme

par Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

Une reprise à l'aube de 83, au Théâtre d'aujourd'hui: *Roméo et Julien*.[1] Après la comédie féminine *Mon homme*, qui avait ouvert la saison, une comédie "masculiniste" démarrait en janvier. L'une et l'autre semblaient se faire signe, du coin de l'oeil narquois de Jean-Claude Germain. Comme si la programmation tenait à équilibrer les extrêmes et à miser sur les deux tableaux, *Mon homme* et *Roméo et Julien* se renvoyaient en quelque sorte la balle. En fait, il s'agissait de deux spectacles bien différents, non seulement sur le plan des idées, mais surtout au niveau de la mise en forme et de l'intégration des points de vue au jeu scénique. De part et d'autre, un montage de sketches inégaux. *Mon homme* hésite entre la dérision et l'éloge du mâle. *Roméo* évoque "des choses importantes à changer entre les hommes et entre les hommes et les femmes". L'heure de la réconciliation a sonné, l'Homme est mort, vive l'homme!... Réconciliation un peu hâtive dans un cas comme dans l'autre. Le contentieux est-il vraiment réglé?

Le montage des textes de femmes permettait d'en douter (la pièce était écrite par Suzanne Aubry, Elisabeth Bourget et Maryse Pelletier). La comédie de Jacques Girard et Reynald Robinson (créée voici trois ans à Québec) est plus convaincante. C'est surtout qu'elle articule infiniment mieux les sketches, avec un rythme et un allant qui emportent facilement notre adhésion au seul niveau du spectacle. Les tableaux, à peine brossés, se fondent aisément l'un dans l'autre autour des figures centrales des deux comédiens. De même, la fonction du musicien, Pierre Potvin, n'est pas de pur accompagnement. Les chansons interprétées et accompagnées par les trois intervenants, se fondent naturellement dans l'ensemble. Si telle ou telle scène pèche par quelque gratuité (les cow-boys, le père et le fils), elle ne s'impose pas longtemps, aussitôt emportée par la suivante. Une bonne humeur, un bon humour nous la font aussitôt oublier. Tout comme on ne s'attarde pas sur la parodie (obligée pour les besoins du titre) de la scène des balcons, de Shaskespeare, ou sur le pastiche de tel auto-portrait de Boris Vian, au tout début.

Se détachent alors les scènes de l'enfant de choeur (im)pénitent, de l'homme et de son double (rapport au sexe masculin), de la masturbation "technique" et de la tendre agressivité pugiliste. Ce qui frappe le plus, c'est l'invention du metteur en scène qui visualise chacune des séquences, insistant plus sur le jeu de l'acteur que sur le texte, au demeurant secondaire. Ainsi du duo presque monstrueux constitué par l'homme et son sexe. Collés l'un à l'autre, les deux comédiens miment plus qu'ils n'énoncent le rapport ambigu du mâle et de son pénis. Autonomie relative des deux, soumission respective de l'un à l'autre, pesanteur des comportements obligés, etc. Là se trouvent révélées par l'oeil et pour l'oeil, des choses que vous avez toujours voulu savoir, mesdames, et que vous n'avez jamais osé reconnaître, messieurs. Que dire des tâtonnements adolescents en matière de masturbation (habilement mis-en-gestes, avec tout le "doigté" requis, par Claude Binet)? Quant à la tendresse contenue dans le corps-à-corps des lutteurs, elle se passe presque des paroles échangées entre les comédiens. C'est là peut-être que résident les petites réussites du show: savoir rester spectaculaire, visuel, pathétique, sans abuser des mots. C'est aussi bien là qu'il échoue, quand, à la toute fin, il dérape lamentablement dans le prêchi-prêcha du nouveau masculinisme (parlons-nous-touchons-nous-pour-mieux-parler-toucher-les femmes...). Alors tout se fige au garde-à-vous des déclamations solennelles et l'on regrette amèrement que le metteur en scène ne soit pas intervenu avant les cinq dernières minutes. Coupez!

---

1. *Roméo et Julien*, de Reynald Robinson et Jacques Girard. Par le Théâtre de la Bordée. Mise en scène de Claude Binet. Avec Jacques Leblanc, Jacques Girard et Pierre Potvin. Au théâtre d'Aujourd'hui (janvier-février 1983).